

Bahiyyih Nakhjavani

Eux&Nous

roman traduit de l'anglais
par Christine Le Bœuf

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Quand Bibijan, bientôt octogénaire, se résout enfin, sous la pression de ses deux filles, à quitter Téhéran, elle a pour destination Los Angeles, siège d'une vaste communauté iranienne en exil, où son aînée, Goli, a fondé une effrayante famille qui se veut plus américaine que nature. Mais la vieille dame n'est pas davantage attirée par Paris, où vit sa cadette, Lili, artiste conceptuelle bohème, dont sa mère a découvert non sans répulsion l'appartement incommode sous les toits d'une décevante Ville Lumière. Armée de la précieuse "carte verte" dont chacun ne cesse en vain de lui vanter les vertus, Bibijan, qui ne vit plus, de fait, que pour connaître le sort de son fils, Ali, mystérieusement disparu dans les montagnes kurdes, navigue, ballottée entre ses filles qui se disputent son destin, dans les décors d'un Occident dont l'a d'emblée révulsée le matérialisme éhonté qui semble avoir gravement contaminé l'exil de ses compatriotes.

À travers le destin d'une famille incarnant une communauté aux mille visages qui transcende les frontières, Bahiyyih Nakhjavani dresse, sous les dehors d'une satire jubilatoire, l'attachant portrait, toutes générations confondues, d'un peuple qui, déchiré par la succession des tyrannies anciennes et nouvelles, et désormais seulement relié par l'usage de la langue ancestrale partagée, ne cesse d'osciller entre nostalgie et déni, offrant ainsi, sur l'histoire d'une nation régulièrement placée sous les feux de l'actualité la plus névralgique, un éclairage aussi inédit que subversif.

BAHIYYIH NAKHJAVANI

Née en Iran, Bahiyyih Nakhjavani a grandi en Ouganda, avant de faire ses études en Angleterre puis aux États-Unis, et vit désormais en France. Elle est l'auteur, chez Actes Sud, de trois romans : La Sacoche *(2000),* Les Cinq Rêves du scribe *(2003),* La Femme qui lisait trop *(2007).*

DU MÊME AUTEUR

LA SACOCHE, Actes Sud, 2000 ; Babel n° 477.
LES CINQ RÊVES DU SCRIBE, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 844.
LA FEMME QUI LISAIT TROP, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 1420.
LA FLEUR DU MANDARIN, Actes Sud Junior, 2009.
LA SŒUR DU SOLEIL, Actes Sud Junior, 2010.

Photographie de couverture : © Malekeh Nayini

"Lettres anglo-américaines"

© Bahiyyih Nakhjavani, 2016

© ACTES SUD, 2016
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-07182-0

BAHIYYIH NAKHJAVANI

Eux & Nous

roman traduit de l'anglais
par Christine Le Bœuf

ACTES SUD

AVERTISSEMENT

Ce roman est une œuvre de fiction et, le lecteur en est donc averti, toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, ou avec des circonstances réelles, passées ou présentes, ne serait que pure coïncidence. Il s'agit également d'une satire et le lecteur est encouragé à en rire, sauf quand il se sent porté aux larmes, car nul effort n'a été négligé pour déformer, pervertir et exagérer la vérité évoquée dans ces pages. L'auteur et l'éditeur déclinent toute responsabilité liée au refus du lecteur de prendre en compte ces recommandations.

1

NOUS

Il y avait un bon moment que nous attendions la parution du livre. Un sujet d'une telle évidence, qui n'attendait que d'être exploité. Un thème en or. Nous savions qu'il renforcerait notre confiance en nous, et notre confiance en nous avait grand besoin de renfort après tout ce qui nous était arrivé. C'était une histoire privée, bien sûr, mais nous pensions qu'elle représentait bien le *Zeitgeist* de l'époque. Nous sommes des millions, après tout, et couvrons la gamme entière de l'espèce humaine : hommes et femmes, jeunes et vieux, radicaux et conservateurs, pro-ceci, anti-cela, et tout l'intermédiaire. Et, aussi, on nous trouve littéralement partout, éparpillés sur la planète, en Europe et en Australie, au Canada et aux États-Unis. En vérité, nous avons même élu résidence en Chine, en Amérique latine et dans certaines régions d'Afrique, ainsi que dans les Émirats arabes unis, bien que certains de ces pays ne comptent guère, bien entendu, lorsqu'il s'agit de l'industrie du livre. Intéressant, ceci : à quel point le monde est petit dès lors qu'il s'agit de l'industrie du livre. Mais où qu'il parût, et en quelque langue que ce fût, nous étions certains que le livre aurait un lectorat abondant.

Notre histoire allait devenir un best-seller, un *blockbuster* : elle envahirait le monde comme un raz de marée. Elle franchirait le cap des premières sélections pour figurer dans les dernières, passerait des plateaux télévisés aux documentaires et ferait bien sûr le buzz pour les prix littéraires ; il y aurait des tournées de conférences de l'auteur, il ou elle. Nous nous sommes interrogés un moment à ce sujet ; nous nous faisions quelque souci à propos de l'auteur, nous devons l'admettre. Ce serait sans doute une femme, déduisions-nous, parce que les Iraniennes sont ces temps-ci l'objet de toute l'attention des médias, qu'elles écrivent bien ou mal. Cela nous ennuyait un peu, pour être honnête. Piquait notre orgueil, quelque part. L'une des plus rudes réalités de l'exil a été pour nous la constatation que ce sont nos femmes qui, invariablement, attirent sur elles l'attention : artistes, scientifiques, actrices, astronautes, lauréates du prix Nobel, suicidées. Mais on ne peut décider de tout après une révolution, n'est-ce pas ? En dernière analyse, la reconnaissance compte plus que le genre. Et il était sans conteste grand temps que l'on nous reconnût. Nous attendions depuis longtemps une forme de reconnaissance, forme d'attention sérieuse, autres que celles qui nous étaient accordées régulièrement chaque fois que nous passions devant des services d'immigration.

La question essentielle était : quelle forme le livre emprunterait-il ? Fiction ? Analyse factuelle ? Certains d'entre nous espéraient un commentaire d'avant-garde, une étude sociopolitique relative à "l'Aryen originel, d'hier à nos jours". D'autres pensaient qu'un chef-d'œuvre littéraire aurait plus de chic, un éblouissant premier roman intitulé *Les Exilés de*

Malibu ou quelque chose de ce genre, une histoire qui saisirait ce long et humide hiver de notre déracinement. Le plus souvent, nous ne voulions qu'un récit simple et venu du cœur à propos d'amour impossible ou de dysfonctionnement familial, avec un titre comme *Schéhérazade dans les faubourgs*, peut-être. Nous nous serions même contentés d'un manuel pratique, dix chapitres faciles à lire mais dotés d'un sous-titre ardu, tel que "Comment traiter les effets psychologiques secondaires du syndrome diasporique". N'importe quoi, à vrai dire, du moment qu'il s'agirait de nous, du mot de la fin à notre propos.

Cela nous passionnait. D'un jour à l'autre, nous prévoyions la parution du livre. Mais rien ne se passait. Nous attendîmes, pendant des semaines, puis des mois. Mais toujours rien. Des élections furent truquées, des artistes assignés à résidence, des jeunes arrachés aux trottoirs et privés d'éducation, des cours universitaires effacés de disques durs et réduits à la clandestinité, et aucun livre ne paraissait. Rien. Nous dévorions les comptes rendus critiques, nous fouillions les archives. Mais notre histoire n'avait pas été écrite. Pas même à titre historique, sans parler du temps présent. Pas même, brièvement, dans *The Economist*. Pas même en français. Nous, les Iraniens à la première personne du pluriel, n'existions tout simplement pas sous forme imprimée.

C'était consternant. On trouvait abondance de première personne du singulier sur les rayons des librairies, mais nous ne focalisions pas l'attention. Les histoires privées foisonnaient dans les grands magasins, mais elles ne parlaient pas de nous, ici et maintenant. Elles parlaient d'individus auxquels

nous pouvions à peine nous identifier, d'un pays qui n'existait plus, d'un passé de sensibilité esthétique appartenant à l'élite universitaire ou d'une contrée pour les très riches, les très religieux et les très féministes, voire les antiféministes, les antireligieux et les anti-riches. Il y avait des biographies de personnages associés au Trône du Paon. Ou des théories conspirationnistes sur la chute de Mossadegh. Ou les confessions véridiques de ceux qui se souvenaient encore d'Hitler et de notre pétrole pendant la Seconde Guerre mondiale. Ou les Mémoires fictifs de figures essentielles de la Révolution constitutionnelle. Mais aucune de ces histoires ne parlait réellement de nous, ce nous aux têtes d'hydre, contradictoire, paradoxal, multiple, ce nous à la première personne du pluriel qui de Toronto à Sydney et de Bogotá à Pékin, s'exprimait en persan dans le monde entier.

Nous commençâmes à douter de nous. N'étions-nous qu'une invention de notre propre cru, notre multiplicité qu'un simple mirage de notre imagination ? Sûrement pas ! Il était concrètement prouvé que notre histoire était universelle, l'impact de notre exil international : n'avions-nous pas exercé une influence visible sur le marché immobilier à l'échelle mondiale, particulièrement à Londres et à Toronto, particulièrement en ce qui concerne la rénovation des salles de bains et l'amélioration de la plomberie dans les douches ? Peut-être n'étions-nous simplement pas assez sexys pour nous vendre, pas assez sensationnels pour attirer l'attention des médias. Mais une telle idée était absurde ! Nos femmes ne comptaient-elles pas parmi les plus belles du monde, nos politiciens parmi les plus cités ? Quant à notre poids commercial, notre esprit d'entreprise était

renommé, notre talent au bazar sans égal ; partout où nous allons, nos tapis et nos kebabs sont devenus des icônes culturelles. Et nous avons plus de doctorats *per capita* dans les domaines de la médecine, du droit et de l'ingénierie que toute autre communauté d'immigrants, sauf peut-être les Chinois ; plus de savants atomistes et d'experts en informatique au nombre de nos fils qu'il n'est sans doute bon pour nous comme pour eux ; plus de filles qui jouent au football et au handball, qui deviennent conductrices d'autobus ou réalisatrices de documentaires. Comment pourrions-nous perdre confiance en notre histoire ?

Nous comprîmes que si nous ne prenions pas les choses en main notre existence même serait en péril. Nous perdrions confiance en nous-mêmes et pas seulement en notre histoire. Il ne restait dès lors, conclûmes-nous, qu'une alternative, un seul choix possible. Une unique solution. Nous avions essayé toutes les autres options : nous avions dépendu d'autrui, attendu autrui, compté sur autrui pour se charger de la responsabilité de la parution du livre. Sa non-parution, nous l'avions reprochée à tout le monde – monarques et mollahs, étrangers et hérétiques, jusqu'aux femmes écrivains – et il ne restait plus personne à blâmer. Nous ne pouvions donc plus perdre un instant.

Si nous voulions que le monde entende parler de nous, il nous fallait pour cela faire quelque chose nous-mêmes. Il nous fallait ré-assembler nos vies éparpillées, re-membrer nos membres et nos organes, ré-unir nos identités distinctes et donner vie à nos propres histoires. Ce serait une réunion magnifique !

2

APOCALYPSE

Lorsque nous avons appris qu'elle allait venir pour la réunion de famille, en mars, notre consternation a égalé notre surprise. Nous n'avions, franchement, aucune envie de la rencontrer, pas maintenant, pas après tant d'années. Nous avions perdu tout contact depuis qu'elle avait quitté le pays, il y avait bien de cela deux décennies, et ne désirions certes pas raviver notre amitié. Elle avait rompu les relations avec nous après la mort de son père, et cessé de correspondre quand elle était partie à Paris. Cette famille avait toujours été dysfonctionnelle.

C'était la première fois qu'ils allaient se retrouver tous ensemble depuis la Révolution. Elle irait habiter à Westwood, apparemment, chez sa sœur, cette bimbo platinée et vulgaire, son mari pas clair et ses deux gosses. Nous les avons vus à un mariage, récemment ; ça nous a fait un coup, parce que le garçon est le portrait craché de son oncle, dimensions mises à part. Deux fois plus jeune que notre défunt ami, mais deux fois plus gros. Ils ont dit que leur vieille mère allait venir d'Iran pour célébrer le Nouvel An persan avec ses filles. Ça nous a renversés. Nous avions entendu dire que la vieille dame avait perdu la boussole après ce qui est arrivé. Rien que l'idée de faire

germer des lentilles à Westwood avec une mère qui a perdu la boussole ! Non que les sœurs fussent si proches, elles non plus : l'une si acharnée à s'américaniser qu'elle s'était passé la cervelle à l'eau oxygénée et l'autre devenue française, ou lesbienne, ou je ne sais quoi. Fameuse réunion de Nouvel An que ce sera là : père mort, frère disparu, et deux cinglées de sœurs qui ne se parlent quasiment plus.

Ç'avait été un soulagement pour nous que la cadette ne soit jamais revenue aux États-Unis. Lorsque nos articles avaient commencé à paraître, et que nous avons reçu ce prix pour le livre, nous avons évité de notre mieux de rencontrer ses amis et connaissances. Non qu'elle eût de si nombreux amis à Los Angeles, il est vrai, mais le général avait exercé une certaine influence à Téhérangeles durant les dernières années de sa vie et la sœur aînée y vivait encore, elle se baladait encore chez Bloomingdale's sur ces talons impossibles, avec ses allures de poupée Barbie blonde. Heureusement, elle n'avait aucune relation avec la communauté universitaire et nous avons bientôt perdu tout contact, rompu avec les connaissances communes. Surtout après la parution des Mémoires. C'eût été trop embarrassant. Le plus excessif des déploiements de *taarof*, cet assaut réciproque de politesses verbales si spécifique à notre caractère national, ne nous eût pas sauvé de la gêne si nous les avions rencontrées. Nous avions été le plus proche camarade de leur petit frère, après tout ; nous étions son meilleur ami à Téhéran. Nous n'avions donc certainement pas envie de revoir ces deux filles, même si nous avions été proches, tant d'années auparavant. Nous avions passé des heures chez eux, à jouer sous le saule dans le jardin. Mais

seulement à cause de leur petit frère. Quoi qu'en disent les cancans, nous n'avions assurément entretenu avec ses sœurs aucune espèce de relation particulière, pas la moindre.

De fait, la première fois que nous avons rencontré la plus jeune après avoir quitté l'Iran, nous l'avons à peine reconnue. Nous nous trouvions alors dans la capitale du pays, où nous assistions à une séance du Congrès, en qualité d'expert, vous comprenez, très confidentiel ; c'était peu après la crise des otages et nous avions le vent en poupe, en termes de confidentialité. Et voilà que nous l'aperçûmes, plantée à l'entrée du métro, couverte de kaki de la tête aux pieds, occupée à distribuer des tracts aux indifférents. Nous ne lui jetâmes pas un second regard sur le moment.

Tout est écrit dans les livres, disait-elle : l'apocalypse est notre destin.

Encore une illuminée, pensâmes-nous, en la frôlant au passage. Ils étaient des quantités en ce temps-là à solliciter l'attention au début de la guerre entre l'Iran et l'Irak. Mais celle-ci, malheureusement, nous la connaissions. Elle nous reconnut, elle aussi, et, ce fut le pire, elle s'adressa à nous en persan. Entre Iraniens, on se repère toujours dans une foule. Quelque chose qui a à voir avec la bouche, le mouvement des lèvres. Le nez.

La fin des temps est arrivée, annonçait-elle avec exaltation ; le châtiment est proche.

Nous ne sommes pas croyant, prétendîmes-nous. Rencontrer à une entrée de métro, complètement timbrée, une personne que l'on a connue jadis, c'est très gênant. Depuis quand cette jeune rebelle avait-elle pris le voile ? Elle penchait pour le marxisme quand nous l'avions connue. Cette histoire de son

frère, marchant au martyre en pleine guerre, devait lui avoir fait perdre la tête. Il avait disparu dans les montagnes kurdes lorsque leur père était mort à Beverly Hills, mais nous avions entendu dire que la mère attendait toujours qu'il revienne, tel le Messie. Apparemment, la sœur aussi était givrée. Pauvre gosse.

La catastrophe est inévitable, le chaos inéluctable, disait-elle aux gens qui se trouvaient derrière nous. Et comment allez-vous, à propos ? nous lança-t-elle comme nous nous détournions.

Nous ne répondîmes pas. Ses catastrophes ne nous intéressaient pas. L'apocalypse avait déjà eu lieu, en ce qui nous concernait ; nous avions connu assez de chaos pour une vie entière, merci bien. Notre éducation avortée en Iran, partiellement complétée en Grande-Bretagne et récapitulée au Canada avait désormais besoin d'atteindre son terme sans autre interruption aux États-Unis, dans une université du troisième cycle. Mais il nous fallait gagner de quoi rembourser ensuite des prêts astronomiques. C'était cela, notre scénario du Jugement dernier. Nous nous précipitâmes donc vers les escalators. Le sol était jonché de ses tracts, semés par des gens aussi indifférents que nous.

Quelle déchéance, pensions-nous. Sa famille était riche autrefois, à la différence de la nôtre ; elle avait eu des relations, reçu la meilleure éducation que pouvait offrir l'argent. Pas comme nous. Qu'était-ce qui avait fait d'elle une intégriste ? Sans doute quelque déficience du sang : d'abord le frère, maintenant elle. Ç'avait été un coup terrible d'apprendre quel avait été son destin, à lui ; il avait été l'un de nos meilleurs amis à l'école, l'un de nos camarades les

plus proches. Nous nous étions confié nos espoirs, avions partagé des rêves, échangé de la poésie. Mais nous l'avons abandonné au début de la guerre ; nous avons échappé à la conscription et fui l'Iran alors qu'il était enrôlé dans l'armée. Nous en gardions quelque remords. Nous eûmes également des remords d'avoir esquivé sa sœur. Elle avait sous les yeux des ombres violettes qui rappelaient de douloureux souvenirs.

Il semblait peu probable que nous la revoyions jamais après la rencontre devant le métro mais, quelques semaines plus tard, nous la trouvâmes en train d'attendre sur le quai, toujours occupée à refiler ses tracts. Fervente. Évangélique. Manifestement tombée sous la coupe d'une mauvaise influence, pensâmes-nous. Apparues depuis la Révolution, plusieurs organisations – soi-disant gouvernements en exil, mouvements d'opposition d'un genre ou l'autre, le Front du peuple de Judée, et tout ça – ramassaient des recrues chez les désespérés. Il existe tant de façons, pour une minorité, d'exploiter l'idéalisme des masses. Tel avait été le sujet de la séance du Congrès, à vrai dire : la crainte des hordes assyriennes. Avoir été qualifié de "conseiller expert" en la matière avait considérablement boosté notre carrière. Mais à présent, c'était nous qui nous sentions désespéré, car voilà qu'elle remettait ça, elle se faufilait vers nous, profitant du retard du train de banlieue pour nous demander comment nous allions. Derechef.

Comme on peut s'y attendre, nous haussâmes les épaules, embarrassé. Encore en vie. On s'accroche. Ce n'est pas encore la fin, répondîmes-nous, en une tentative d'humour. Et vous ?

Quand on est opprimé par son gouvernement et filouté par ses compatriotes, commença-t-elle, cela annonce sûrement la fin, non ? Les brutalités en plein jour, les actes quotidiens d'intimidation en sont preuve. Un nouvel âge est proche, affirma-t-elle avec conviction.

Vraiment ? fîmes-nous en riant, déconcerté. À nos yeux, cela ressemble plus au bon vieux temps, ajoutâmes-nous tout en essayant de nous forcer un passage tandis que les portes de la rame s'ouvraient en sifflant. Nous la trouvions intimidante, franchement, avec ce visage pâle et ce vilain foulard kaki. Laissant tomber ses tracts sur les rails, nous nous glissâmes dans la voiture.

Mais elle nous suivit. Non sans désarroi, nous vîmes qu'elle était montée dans la voiture, elle aussi, juste avant que les portes ne se referment. Elle tentait de fourguer ses tracts aux autres passagers, faisait circuler des feuillets d'un bout à l'autre des rangées de sièges et brandissait, entre les stations, des images floues de corps nus. C'était là le pire. Comment une jolie jeune femme comme elle, et de bonne famille, encore bien, ayant des relations dans l'armée, pouvait-elle agiter des photos de corps nus sous les nez de parfaits inconnus ? Elle n'était pas seule, d'ailleurs ; ils étaient toute une équipe. Quand deux flics montèrent à l'arrêt suivant et commencèrent à ramasser ses "collègues", nous fûmes soulagé et mortifié, honteux et plein de remords de la voir expulsée de la voiture.

Pas besoin d'être croyant pour être responsable ! hurla-t-elle alors qu'on la traînait sur le quai, foulard défait. C'était carrément choquant.

La première fois que nos chemins se croisèrent de nouveau, nous nous trouvions à l'autre bout du pays. Nous avions été invité à donner un article, diriger un séminaire, organiser un colloque sur la côte ouest, et nous tombâmes sur elle par hasard, sur le campus, à la fin du trimestre d'été. Employée dans l'une des cantines, elle servait des lasagnes aux étudiants et, ce que sa sœur aînée en eût pensé, nous ne pouvions l'imaginer. C'étaient les deux extrêmes : l'aînée dans sa belle maison de Westwood, tout occupée à ses séances hebdomadaires de manucure et d'épilation à la cire ; la cadette travaillant dans une cafétéria où elle distribuait aux étudiants aliments industriels et propagande. Le général devait se retourner dans sa tombe, nous disions-nous.

Elle vint s'asseoir à notre table. Le meilleur ami de son petit frère, après tout, jusqu'au jour où nous l'avions laissé tomber. Nous nous étions juré l'un à l'autre fidélité éternelle avant qu'il ne s'offre au combat pour le Seigneur, et nous ne pouvions donc guère la remballer maintenant, pas dans ces circonstances. Les étudiants s'en allaient, la cadence du travail diminuait à la cantine, ça fait un bail et tout ça. D'ailleurs, son foulard n'était plus de couleur kaki mais bleu à présent, et en soie, semblait-il. Influence de sa sœur ? Elle continuait pourtant à la ramener avec ses scénarios d'Armageddon, à proférer des ultimatums.

Si les gouvernements occidentaux sont incapables de mettre un terme à la violation des droits humains dans notre pays, disait-elle, si les puissances étrangères sont paralysées par leur angoisse des suffrages, leur peur des sacs mortuaires, alors il n'y a d'autre alternative pour nous que d'agir au mieux de nos intérêts.

Elle paraissait légèrement maquillée. Son visage avait quelque chose de différent. Elle était très belle, à vrai dire. Mais, tout de même, une fanatique.

Nous devons faire basculer le régime, affirmait-elle, les yeux brillants. Profiter de la moindre faille, de la moindre fêlure pour détruire le système. Le chaos est inévitable, la violence aussi.

Nous ne nous intéressons pas à la politique, prétendîmes-nous en raclant notre assiette. On aurait dit une sorte de bolchevique attardée. Dommage. Elle était tout à fait jolie, vraiment.

Ce que vous dites, répliqua-t-elle, c'est que peu vous importe que le chaos et la violence règnent dans votre pays du moment que vous en êtes sorti.

Nous n'avons rien dit de pareil, rétorquâmes-nous. Simplement, nous ne pensons pas pouvoir faire quoi que ce soit d'ici, c'est tout. Le changement dépend des Iraniens qui sont au pays.

Les Iraniens sont lâches où qu'ils se trouvent, riposta-t-elle. Le changement ne peut se faire que si nous organisons des représailles, si nous résistons, où que nous soyons. Et merde pour les conséquences.

Nous étions consterné. Nous ne pensons pas que la fin justifie les moyens, répondîmes-nous d'un air supérieur, et nous prîmes congé avant qu'elle pût en dire plus.

Mais comme nous nous dirigions vers la poubelle pour y jeter nos lasagnes refroidies, nous sentîmes qu'elle nous regardait, sentîmes sur nos omoplates son regard moqueur et pénétrant. Nos fins avaient bien justifié nos moyens lorsque nous avions abandonné son frère à son destin toutes ces années auparavant, nous ne nous étions nullement soucié des conséquences lorsque nous l'avions mis au défi de

marcher vers sa mort dans les montagnes. Notre cynisme avait-il défié son idéalisme ? Nos paroles avaient-elles provoqué la folie de ses actions à venir ? Cela signifiait-il que nous étions d'une certaine manière responsable de son emprisonnement, de sa mort vraisemblable ? Et étions-nous à présent supposé nous racheter ? Se faire traiter de lâche a quelque chose de carrément déplaisant, surtout lorsqu'on essaye de se faire un nom dans le monde universitaire.

Ç'avait été une erreur de lui dire que nous avions un bureau sur le campus, un box à la bibliothèque. Elle ne nous avait dès lors plus laissé en paix. Nous avions peur que nos collègues du département s'en aperçoivent. Les gens la dévisageaient chaque fois qu'elle passait, tentant d'évaluer notre relation. Nous ne souhaitions vraiment pas que nos amis nous voient traîner avec une femme en *hijab*. Il y avait assez de paranoïa dans l'air à cause de la crise des otages sans y mettre du nôtre, et on pouvait nous prendre pour un terroriste par simple association. Être un expert était une chose, être soupçonné d'appartenir à la cinquième colonne en était une autre. En une occasion, au risque de nous montrer grossier, nous ne répondîmes pas lorsqu'elle vint frapper à notre porte ; une autre fois, nous lui demandâmes de nous excuser, sous prétexte d'autres obligations.

Mais elle revint un soir, quelques jours plus tard, au moment précis où nous allions rentrer chez nous. Elle avait d'abord eu recours aux mots et aux arguments ; désormais elle nous bombardait de photographies. Ces mêmes atrocités qu'elle avait exhibées dans le métro : bébés mutilés, enfants gazés, femmes sanglotant dans la poussière sur le corps de jeunes

soldats, prisonniers torturés, jeunes filles défigurées, ossements exhumés de fosses communes, toutes dégringolant du carton qu'elle avait sous le bras. Ce fut la goutte ultime. Nous ne pouvions en supporter davantage. Mais comme nous étions sur le point de quitter la bibliothèque, nous ne pouvions pas non plus lui fermer la porte au nez.

Nous offrîmes galamment de la raccompagner. Il était tard, après tout ; le jour baissait et le campus était toujours assez glauque à la nuit tombée. Nous ne pouvions guère faire preuve d'incivilité envers une jeune femme à pareille heure, surtout envers la sœur de notre meilleur ami de classe. En outre, elle ne portait pas de foulard ce soir-là. De fait, ses cheveux avaient sous les réverbères des reflets de henné et une aura de parfum l'entourait. Nous optâmes pour un flirt, ne fût-ce qu'afin d'éviter de nous faire évangéliser.

Mère encore en Iran ? Oui. Et frère ? Non. Pendant le silence qui suivit, nous jetâmes un coup d'œil à son profil, nous remémorant l'adorable garçon. Les femmes n'avaient jamais été notre tasse de thé, avant…

Mais on ne peut pas ignorer ceux qui sont restés, éclata-t-elle. On ne peut pas leur tourner le dos. Leur déchéance est notre déchéance, leur détresse notre détresse. Si leurs droits d'êtres humains ont été piétinés, nous nous en rendons complices en ne protestant pas.

Nous n'avions pas envisagé les choses ainsi. Oui, peut-être étions-nous complice.

Si vous pouvez être à ce point sans cœur, répliqua-t-elle, alors vous méritez d'être l'objet du racisme existant contre vous dans ce pays.

Nous n'avions pas non plus fait cette corrélation, mais la qualification de sans-cœur lancée en plein visage nous déplut presque davantage que celle de lâche devinée dans notre dos.

Pourtant, une fois sous le réverbère, nous admîmes que les droits humains méritaient en effet l'attention. Nous convînmes, tout en considérant les lueurs de henné dans ses cheveux, qu'ils pourraient être une cause digne de soutien. Et, le temps d'atteindre l'arrêt du bus, nous avions offert nos services à notre pays. Quand elle nous confia les tracts, nous les acceptâmes. Quand elle demanda notre signature, nous accédâmes à sa demande. En fait, lui disions-nous comme le bus arrivait, en fait nous pourrions écrire un article en faveur de sa cause, si elle voulait. Mais nous n'irions pas jusqu'au foulard. Sa chevelure en liberté avait un parfum capiteux qui nous enivrait.

Si le désordre universel et la confrontation mondiale sont proches, un foulard ne vous assurera guère de protection, n'est-ce pas ? fîmes-nous, badin. Et sans lui laisser le temps de répondre, nous lui posâmes un bécot sur la joue juste avant de monter à bord.

Il ne s'agit pas de protection, il s'agit de solidarité, dit-elle, fâchée, avant de se détourner. Elle avait parlé trop fort ; tout le monde, à bord du bus, la regarda s'éloigner, toute seule.

Nous nous effondrâmes dans notre siège, mal à l'aise. Comme nous la dépassions sur la route, elle ne se retourna pas, n'agita pas la main. En voilà, de la solidarité, songeâmes-nous, déconcerté par le souvenir de son parfum. Les femmes étaient si compliquées. Nous nous demandions si elle n'avait tenu tous ces propos sur la déchéance qu'en raison des

remords qu'elle éprouvait vis-à-vis de sa mère qui avait choisi de rester en Iran, ou de son frère. Elle nous rappelait terriblement son frère. Et c'est alors que nous comprîmes ce qui avait changé. Ce n'était pas que l'absence du foulard. Ce n'était pas la présence de maquillage, ni l'aura de parfum. C'était son nez. Quelles que fussent ses opinions idéologiques, cette jeune femme s'était fait refaire le nez.

Bon, au moins la Californie avait fait cela pour elle, pensâmes-nous, avec un peu plus d'amertume que n'en méritait un rejet aussi insignifiant, tandis que grinçait le changement de vitesse du bus.

Mais nous ne jetâmes pas ses papiers : nous les lûmes. Et lorsque nous vîmes, quelques jours plus tard, une bande d'étudiants en train de s'envoyer à la tête les uns des autres des avions confectionnés avec ses tracts, nous nous sentîmes humilié pour elle. Elle avait raison au sujet du racisme. Elle avait raison de se dire otage des préjugés. Oui, il était facile de se montrer complice d'actes d'oppression envers autrui. Nous concoctâmes quelques théories controversables fondées sur sa propagande et écrivîmes un article, en citant en annexe ses documents. Et puis nous commençâmes à écrire le livre en mémoire de son frère, le soldat martyr, ce livre qui, du jour au lendemain, fit de nous une célébrité.

Nous ne la rencontrâmes plus après cela. En fait, nous apprîmes que notre jeune femme avait quitté les États-Unis dans des conditions douteuses. Il y avait eu un désaccord, une rupture entre les sœurs. Elles s'étaient disputées pour des raisons politiques, semblait-il, ou peut-être des questions d'argent. Leur mère avait dépensé la fortune familiale et leur frère était toujours porté disparu. La cadette s'était

mis à dos les services de l'immigration, ou la CIA, disait-on, et elle n'avait même pas pu assister aux funérailles de son père. Quelque chose à voir avec ses affiliations politiques. Nous étions parfaitement au courant, bien entendu, grâce à nos propres affiliations politiques.

La nouvelle de son retour pour la réunion de famille tant d'années plus tard nous a donc plutôt surpris, voire consterné. Elle avait éveillé la méfiance des services d'immigration : son dossier avait-il été classé ? Son organisation était liée à des terroristes : avait-elle été exonérée ? À vous dire vrai, nous étions inquiet. Nous avons même été jusqu'à passer quelques coups de téléphone à certains de nos amis bien placés, pour nous rassurer. Et nous avons été fort soulagé d'apprendre qu'elle était toujours sur liste noire. Un gros souci de moins.

Et vous pouvez sûrement comprendre pourquoi. Vous pouvez certainement apprécier notre situation ? Nous ne tenons guère à la rencontrer après tant d'années ; nous n'aimerions pas tomber sur elle à Westwood, pas plus que revoir la vieille dame. Les récriminations en provenance de ces parages ne nous intéressent pas, et nous n'éprouvons nul désir d'être calomnié, ni de voir notre réputation ébranlée, ni de défendre nos recherches ou de récrire nos articles à ce stade de notre carrière. Le pire pourrait arriver si elle décidait de nous provoquer des ennuis. Elle peut se montrer très intransigeante quand elle veut. Cette femme est une dure, une *"tough cookie"*, comme on dit aux États-Unis. Son fanatisme a viré au matérialisme. Nous n'avons aucune envie d'avoir un procès sur le dos.

Il faut reconnaître qu'elle n'était pas strictement factuelle, cette biographie. Ce n'était qu'une histoire très personnelle, vous comprenez, très intime, c'est précisément pourquoi nous l'avions qualifiée de "Mémoires". Mais nous avons bien dû romancer, ne fût-ce qu'un peu. Nous avons dû prendre quelques libertés, ne fût-ce que dans l'intérêt de la narration. En ce qui concerne le rôle qu'elle a joué dans la disparition de son frère, par exemple. Comment il est mort entre les mains de l'organisation à laquelle elle avait adhéré. Comment elle pourrait avoir été complice de son emprisonnement. De petits détails, tels que la souffrance qu'elle lui a infligée. N'en avait-elle pas admis autant, après tout ? Peut-être avons-nous un peu exagéré – certains critiques ont parlé d'une forme de thérapie –, mais si nous avons légèrement embelli le millénarisme de ce garçon, et extrapolé de sa virginité quelques inhibitions sexuelles, ce n'était que licence poétique, après tout, un rien d'interprétation créatrice. D'ailleurs, la vente du livre en a été favorisée, n'est-ce pas ?

Malgré tout, nous pensons, en toute modestie, que nous avons tenu notre promesse envers elle. Ou, plutôt, envers son frère. Nous avons apporté notre contribution à sa cause. À leur cause. Après que ce premier article eut attiré une telle attention, nous avons commencé à faire des conférences sur le sujet et à publier des articles universitaires dans des revues prestigieuses. Et dès la parution de la biographie, le mot "apocalypse" a été traduit en farsi, grâce à nous.

Nous sommes dorénavant considéré comme expert en ce domaine. Non que nous ayons épousé sa cause, pas exactement, mais notre carrière en dépendait. Ce n'est pas non plus que nous croyions

à tout ce bazar ; c'est simplement que la psychologie des catastrophes paie les factures. Nous représentons, pour reprendre les critiques les plus récentes, le dernier mot sur le sujet.

3

TRANSIT

La chose à faire, la décision raisonnable eût été d'accepter la chaise roulante proposée. Mais elle avait refusé.

"Je ne suis pas une invalide!" avait-elle répliqué lorsque Mehdi avait émis cette suggestion. "Et c'est mon dernier mot là-dessus", avait-elle ajouté.

Il avait bien dit que ça lui faciliterait son voyage, elle lui accordait cela ; il avait expliqué que, lors des changements d'avion, l'assistance avec chaise roulante faisait réellement une différence en Europe et aux États-Unis. Mais elle avait supposé, à voir sa grimace de mépris, qu'il n'exprimait là qu'un autre de ses griefs à l'égard de la civilisation occidentale. Mehdi était vigoureusement anti-satanique, et se moquait toujours de l'Occident pour sa décrépitude, son impuissance au-dessous de la ceinture et sa sénilité au-dessus. Mais lorsqu'il se permit d'observer qu'elle souffrait d'arthrite, d'une faiblesse cardiaque et d'une mauvaise vue, Bibijan protesta qu'elle n'était pas encore morte, merci beaucoup.

"Et je n'ai pas besoin d'un chariot d'hôpital tant que j'ai l'usage de mes jambes, avait-elle ajouté fermement. Je veux arriver à la fête de Norouz sur mes deux pieds à moi."

La vieille dame considéra d'un œil critique ses jambes enflées. Eh bien, elles étaient toujours là, certes, constata-t-elle en posant sur ces appendices un regard désapprobateur, mais c'était à peu près tout ce qu'on pouvait dire en leur faveur. Après cinq heures d'avion, ses pieds et ses chevilles avaient l'air d'appartenir à la femme-éléphant, à voir leur façon de pointer au-dessous d'elle devant le siège où elle était assise, dans un coin reculé du hall des départs désert de l'aéroport de Rome, et il restait encore douze heures de vol. Elle espérait être capable d'en faire usage pour marcher lorsqu'elle arriverait à destination.

Elle regarda autour d'elle. Personne ne marchait à pareille heure, et pourtant elle avait eu l'impression d'entendre des pas quelque part. Il y avait très peu d'autres personnes dans le terminal, et toutes étaient endormies. Outre Fathi, qui ronflait sur la rangée de sièges en plastique rouge à côté d'elle, il y avait à l'autre bout de la salle un ramassis d'adolescents couchés par-dessus leurs sacs de toile et un homme entre deux âges vautré non loin de là avec un journal sur la figure. Personne ne bougeait. Le bruit de pas s'atténua. Ce devait être son cœur. Bibi respira profondément et consulta en plissant les yeux sa montre digitale, une acquisition récente. Celle-ci clignota, 02.35, en chiffres géants convenant à une vue déclinante. Deux de passées, quatre à attendre.

Oui, son stoïcisme à propos de la chaise roulante avait été mal inspiré et sa compagne de voyage, qui était censée l'aider en transit, n'avait été d'aucun secours. Si habile qu'elle fût à se faufiler impunément en tous sens dans les rues de Téhéran, en injuriant les chauffeurs de taxi et en marchandant

avec les vendeurs du bazar, et à se frayer un chemin à coups de petits cadeaux dans les bureaux gouvernementaux, Fathi n'avait aucune idée de la façon de guider sa patronne dans le labyrinthe des boutiques *duty free* d'un aéroport. Bien que jouissant d'une meilleure vue que Bibi, elle avait été incapable de déchiffrer les numéros des portes. Elles avaient fini par s'effondrer dans ce coin du hall sans meilleure raison que la proximité des toilettes.

Mais la perspective de Norouz compensait pour Bibi tout l'inconfort du voyage ; elle allégeait toutes les misères dues à l'échouage dans un endroit pareil à pareille heure. "Nous avons une surprise pour vous, Bibijan ! avait dit Goli au téléphone. Il va y avoir une grande réunion ! Il faut que vous veniez pour le Nouvel An, cette fois-ci !"

Il y avait un quart de siècle que Goli suppliait sa mère de venir en Amérique. Depuis la mort du général, peu après la Révolution islamique, sa fille aînée avait lancé des invitations : "Venez pour Norouz cette année, Bibi ! Venez en Californie pour Norouz !" Les festivités du Nouvel An étaient importantes à L.A. : toutes sortes d'événements avaient lieu au mois de mars à Téhérangeles, toutes sortes de concerts et de fêtes célébrant le passé préislamique de la Perse, l'équinoxe de printemps. Ouste, l'ancien, place au neuf. Mais la vieille dame avait toujours trouvé de nouvelles excuses pour refuser les invitations de sa fille. D'abord la crise des otages avait rendu impossible l'obtention de visas pour les États-Unis. Ensuite la bureaucratie de la Révolution islamique avait gelé les biens de son mari, en raison de son association avec le régime antérieur. Et, enfin, comme la guerre s'éternisait et qu'Ali ne

revenait pas du front, il y avait eu invariablement à la dernière minute une grippe malencontreuse, la nécessité d'une opération à un œil, une légère détérioration de son état cardiaque. Mais la vraie raison concernait son fils. Le sort d'Ali n'avait jamais été confirmé. Tant qu'elle ne savait pas s'il était mort ou vivant, Bibi ne pouvait tout simplement pas quitter le pays.

Cette fois, pourtant, Mehdi l'avait encouragée à y aller, bien que ce fût lui qui lui avait conseillé le contraire auparavant : "Khanum ne pourra faire valoir ses droits à compensation que tant qu'elle vit au domicile conjugal." En dépit des liens du général avec l'ancien régime, il était intervenu personnellement, lui disait-il, pour s'assurer que son droit à un huitième d'une pension de veuve ne soit pas confisqué : "Mais Khanum perdra tout si elle quitte l'Iran !" Il l'avait avertie aussi que partir à l'étranger risquait de compromettre ses chances de jamais retrouver Ali : "Khanum doit être ici pour signer les papiers !" Tant qu'elle restait au pays, elle pouvait lancer des enquêtes et rédiger des appels afin de découvrir sa trace : "Pour un coût minime, Khanum." Bref, elle devait rester sur place pour payer les pots-de-vin.

À présent, toutefois, en dépit de tous ses préjugés politiques, Mehdi lui avait laissé entendre que sa situation financière nécessitait une intervention des USA. "Vous n'avez plus le choix, Khanum !" Il avait essayé de la protéger dans le passé, "mais c'est devenu très difficile !" En raison de la nature de son cas personnel – "de nouveaux règlements, Khanum, applicables rétroactivement" –, la pension s'était tarie et même l'assurance due à une vieille dame sans soutien

allait désormais être refusée. Il n'y avait rien à faire. "J'ai tenté tout ce qui était possible, Khanum, tout, mais ces gens sont des escrocs." En dépit du fait qu'il s'était sacrifié pour elle et sa famille – "Absolument sacrifié, Khanum!" – la situation requérait désormais le concours de son gendre Bahman. "Que l'économiste américain de la famille tire Khanum d'affaire", avait-il dit, avec cette expression fuyante, sournoise qu'il adoptait lorsqu'il s'attendait à quelque compensation supplémentaire.

Bibi soupira. Elle était responsable de cette situation. Elle remua inconfortablement sur son siège ; ses jambes pesaient comme des sacs de béton, son cœur cliquetait comme des pas dans les profondeurs de son sein affaissé. Elle se sentait vidée. Il y avait des années que Mehdi la saignait. Encaisseur des loyers pour le général quand il y avait encore des loyers à encaisser, leur chauffeur à l'époque où ils avaient encore une voiture, et intermédiaire entre elle et les banques, les avocats et les fonctionnaires du gouvernement, il s'était rendu indispensable à Bibi afin de mieux la tondre. Et maintenant il s'était bel et bien débarrassé d'elle. "Direct de Rome à L.A., et Khanum peut être assurée que son humble serviteur prendra soin de tout en son absence, de tout, dans l'intérêt d'Ali, puisse ma vie lui être sacrifiée!" Et il avait donc installé à l'étage de la grande maison l'une de ses "épouses" chargée de prendre soin de tout, avant même qu'elle eût quitté les lieux.

La vieille femme se laissa aller contre son dossier, en s'abritant les yeux de l'éclat des éclairages fluorescents au plafond. Dans l'intérêt d'Ali, vraiment. De nombreux soldats comme son fils avaient disparu au cours de la cruelle guerre avec l'Irak peu après

l'avènement du nouveau régime ; le sort de beaucoup d'entre eux restait encore inconnu, même vingt ans après, alors que la plupart des gens avaient oublié l'objet de cette guerre. Mais de temps à autre, dans le courant des deux dernières décennies, la nouvelle arrivait qu'un autre petit groupe de prisonniers de guerre avait été libéré de quelque camp lointain dans les montagnes du Kurdistan, ou qu'un autre prisonnier avait été envoyé en avion en Turquie afin d'être rapatrié. Et Mehdi s'en tenait informé. Bibi avait dépendu des liens qu'il entretenait avec les services de renseignements, de ses rapports avec les Gardiens de la Révolution, et elle n'avait pas demandé mieux que de payer les informations qu'il tenait de l'intérieur au sujet des hommes encore détenus dans les camps de prisonniers de guerre. Si elle se retrouvait échouée dans l'aéroport de Rome au milieu de la nuit, avec ses finances en déroute et Fathi en train de ronfler à côté d'elle, c'était parce qu'elle avait autorisé Mehdi à la rouler. Non sans raison.

Des pas, de nouveau. Clic-clac, clic-clac. Soit dans sa tête, soit dans son idiot de cœur. Elle devrait se lever, marcher un peu, pensa-t-elle, elle devrait cesser de penser à Mehdi, cesser de se faire du souci pour l'argent et la maison. Ses yeux brûlaient d'épuisement, ses jambes étaient parcourues de pulsations inconfortables. Elle balança un peu ses pieds éléphantesques, ébranlant la rangée de sièges, dans l'espoir que ses chevilles dégonflent. Ayant enfin, après toutes ces années, accepté l'invitation de sa fille à venir en Amérique, elle ne voulait pas être une gêne pour Goli à la fête de Norouz. Ni choquer ses petits-enfants. Ni scandaliser les amis du général à Los Angeles. Ni embarrasser un seul de ceux qui

viendraient à la fête. En fait, c'était cela qui avait fini par la convaincre d'accepter l'invitation. Goli avait dit qu'ils seraient tous là. Lili viendrait. Fathiyyih devait venir aussi. "Il y aura une surprise pour vous, Bibijan", avait dit Goli.

Des bouffées d'excitation montèrent dans le sein de la vieille femme à cette idée. Une grande réunion de famille. Amis et famille réunis pour la première fois depuis un demi-siècle. Une surprise ? Elle trouva sa montre à tâtons. 03.06. Encore trois heures à attendre.

Il s'était avéré que Mehdi était déjà au courant, pour la fête de Norouz – "Nous ne pouvions pas le dire à Khanum, n'est-ce pas, ce n'aurait plus été une surprise !" Il avait demandé pour elle un visa spécial, avec l'aide de son gendre, Bahman, afin qu'elle puisse entrer aux États-Unis d'Amérique – "en tant que membre à charge de la famille", avait-il insisté. Il avait correspondu avec Bahman, apparemment, sans l'en informer – "Oh, depuis plusieurs mois, mais nous ne voulions pas éveiller les espoirs de Khanum." De quoi d'autre ne l'avait-il pas informée ? Quels autres espoirs pourraient être éveillés ? Parce que lorsqu'elle avait dit combien elle se réjouissait de voir sa famille à Norouz, il avait pris un air très averti – "Ah, Norouz est le meilleur moment pour réunir les familles." En fait, il venait d'entendre parler d'un groupe de prisonniers extradés, qui allaient être acheminés par avion vers une base US en Turquie dans quelques semaines – "Exprès pour Norouz", croassait-il. On avait donné aux revenants, comme il les appelait, le choix entre rentrer chez eux en Iran ou être réunis à leurs familles à l'étranger – "Après traitement médical, bien entendu", avait-il grimacé.